

Le Bulletin

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU PROTESTANTISME
FRANCO-QUÉBÉCOIS

SHPFQ



Bulletin no 27

Mars 2010

Rivard, Laurent-Édouard (1832 – 1917)

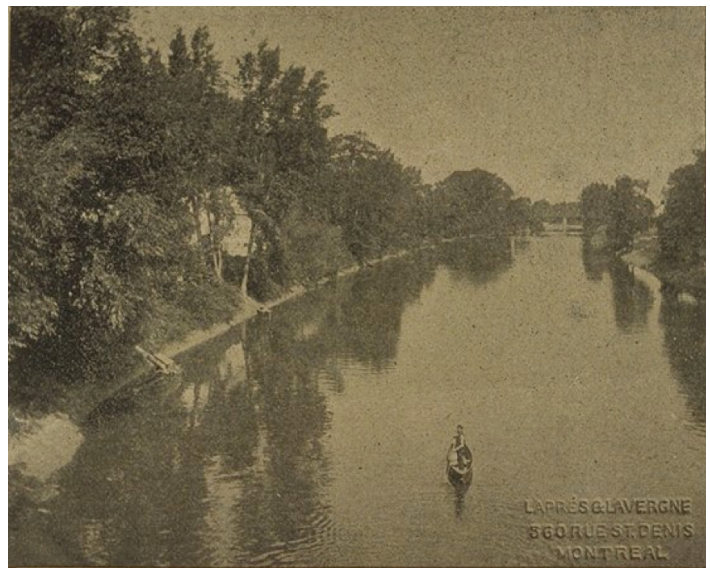
Ce numéro est presque exclusivement consacré à la biographie de Laurent-Édouard Rivard dont l'œuvre est caractérisée par le rapprochement entre les dénominations, soit à travers les Chants évangéliques à l'usage de tous soit par le journal hebdomadaire L'Aurore ouvert depuis les débuts à tous les regroupements d'Églises. Nous avons cru qu'il était utile de rappeler sa mémoire aux franco-protestants car cela permet de saisir les difficultés qu'a connues ce pionnier auquel le protestantisme de langue française doit beaucoup. (Les noms de personnes en majuscules renvoient aux biographies qu'on trouve ailleurs sur notre site.)

JLL

RIVARD, Laurent-Édouard, journaliste, éditeur, professeur de musique et compositeur, libraire, imprimeur, homme d'affaires, enseignant et ministre du Saint Évangile de l'Église congrégationaliste (1894-1917), né le 1^{er} août 1832 à Saint-Léon-le-Grand (Saint-Paulin) d'Augustin Rivard, agriculteur et Catheline Lesage, décédé à Pointe-aux-Trembles, le 30 mai 1917. Il avait épousé Pauline Desjardins le 16 octobre 1857 à Montréal. Inhumé au Cimetière Mont-Royal.

Aîné d'une famille qui comptera huit enfants, Laurent-Édouard Rivard naquit le 1^{er} août 1832 à Saint-Paulin, dans un coin appelé Beau Vallon qui faisait partie de la paroisse de Saint-Léon-le-Grand-de-Maskinongé. Ses parents s'y étaient mariés et y étaient vraisemblablement demeurés jusqu'à leur déménagement en 1840 ou 1841 dans le territoire de la paroisse de Saint-Antoine-de-Rivière-du-Loup (Louiseville) où ils ont eu leurs trois derniers enfants; on trouvera la biographie du cadet, Augustin-François RIVARD, dans notre site également. L'aîné, Laurent-Edouard, a raconté plusieurs épisodes de sa vie et son fils Edouard a fait sa biographie; nous en tirerons profit¹ (voir la bibliographie).

À la naissance de Laurent, le médecin constata que son



La rivière du Loup à Louiseville au 19^e siècle.

La rivière du Loup à Louiseville au 19^e siècle. pied gauche faisait un angle à la hauteur de la cheville. Pour le remettre en place, il dut le fracturer amenant comme résultat que la jambe gauche de l'enfant avait un centimètre de moins que la droite et le faisait boiter. Toute son enfance, il fut occupé par les travaux de la ferme, traire les vaches, rentrer le bois, faire les foins et même aller tous les jours chercher de l'eau au ruisseau qui se trouvait en contrebas d'une pente assez raide. Comme il s'occupait aussi du potager, il allait vendre fleurs et fruits à la porte de l'église, au grand déplaisir du curé qui finit une fois par le gifler. On ne dit nulle part qu'il soit allé à l'école quand il était jeune, mais un peu plus tard, on se rend compte qu'il sait lire et écrire ayant acquis un minimum de connaissances scolaires.

À cause du handicap de l'enfant, ses parents trouvèrent qu'un métier sédentaire lui conviendrait mieux que de cultiver la terre et ils l'encouragèrent à apprendre celui de cordonnier. À quatorze ans, il s'engagea pour trois ans comme

apprenti auprès de l'artisan du village. Ce dernier, bon bougre, mais un peu trop porté sur la bouteille, lui adapta sa chaussure (fausse semelle et support de cheville) de sorte qu'elle supprima sa claudication. Après un an et demi seulement, son patron connut des difficultés financières et partit pour les États-Unis le libérant de ses obligations mais ne lui ayant montré que les rudiments du métier. Trois mois plus tard, Laurent décida de suivre le même chemin, se retrouva à Orwell, au Vermont, dans la même boutique que lui.

Cependant, c'est le nouveau maître des lieux qui prit alors de l'importance à ses yeux. Laurent-Édouard logeait chez lui comme c'était souvent le cas des apprentis. Son patron était très religieux, célébrait tous les jours le culte de famille (un cantique, un passage biblique, une prière), allait à l'église au milieu de la semaine pour une rencontre de prière, et naturellement participait au culte le jour du Seigneur dans l'église congrégationaliste à laquelle il appartenait tandis que ses enfants fréquentaient l'école du dimanche. Comme il lisait beaucoup et voyait que ses récits intéressaient Laurent-Édouard, il se mit à lui parler de l'histoire de l'Église en général, de celle de la Réforme en particulier et à lui raconter les persécutions qu'avaient eu à subir les protestants en ce temps-là. C'est ainsi que l'apprenti en vint à ne plus voir de la même façon l'Église catholique de son enfance.

Ce même patron sympathique jouait du violoncelle, chantait chez lui, dans sa boutique, dans le chœur de l'église, et donnait à l'occasion des leçons de chant. Laurent-Édouard était donc à bonne école. C'est probablement alors qu'il apprit lui-même à jouer fort correctement de la flûte. Comme il avait pu se procurer le recueil de cantiques en usage à Orwell, il le prenait à la boutique tous les matins lorsqu'il devait allumer le feu en attendant le petit déjeuner et en profitait pour l'examiner et même s'attarder à la construction musicale de certains chants. Bientôt, son patron l'invita à faire partie de la chorale de l'église et à chanter avec sa famille le dimanche après-midi quand il faisait la basse avec son instrument.

Probablement en 1849, toute



Une rue non commerçante du village de Rutland à la fin du 19^e siècle.

la famille de son hôte déménagea à Rutland² et Laurent-Édouard fut tout content de pouvoir chanter la basse dans le chœur du temple congrégationaliste de l'endroit. Afin d'améliorer les choristes, les trois églises de la ville leur offrirent un cours de chant pendant l'hiver. En 1850, Laurent déménagea à West Rutland et fit encore partie de la chorale. Cette fois, à l'hiver, Isaac B. Woodbury de New York, renommé comme compositeur de cantiques et auteurs de plusieurs recueils de chants, présenta un colloque sur ce genre de composition musicale. On décèlera cette influence dans les compositions ultérieures de Laurent-Édouard. Et tout de suite après, il put profiter d'une autre séance de formation donnée cette fois par B.F. Baker, musicien de Boston. Sans que Rivard s'en doute sur le coup, il acquit là une formation qui allait lui être fort utile dans sa carrière.

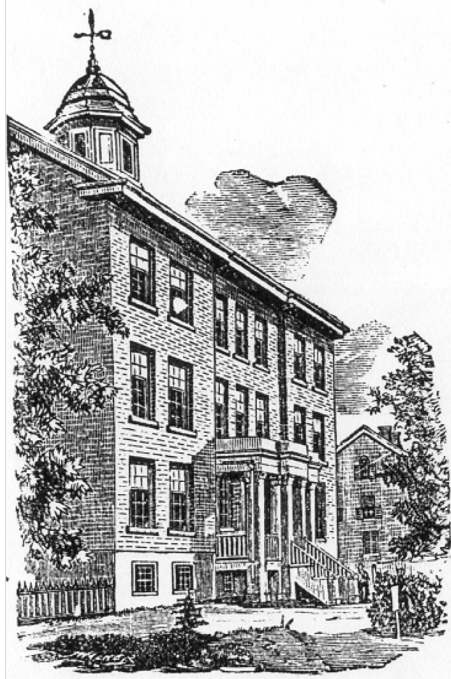
La fréquentation de son patron et sa participation depuis trois ans aux activités des églises congrégationalistes contribuèrent à ancrer fermement chez lui ses convictions protestantes de sorte qu'il se convertit officiellement en 1851 à l'âge de dix-neuf ans. Son pasteur, Silas Aiken (1799-1870), lui proposa de se former davantage en vue de travailler à l'évangélisation des Canadiens français du Vermont. Il pouvait prendre comme modèle E.S. L'Heureux, un compatriote converti qui y travaillait déjà et avait même implanté une paroisse de Canadiens français dans le village de Brandon. Certains membres de la communauté étaient prêts à défrayer le coût de ses livres et de sa pension. On lui donna comme mentor le pasteur de la pauvre et faible paroisse

de Chittenden, dans les montagnes du Vermont non loin de Rutland et de Pittsford. Ce début de formation lui parut tellement pénible que tous les soirs, il demandait à Dieu si c'était bien sa vocation. Finalement, découragé par cette expérience, il retourna à West Rutland au bout de dix semaines, et décida de faire autre chose dans la vie.

Il y ouvrit une boutique de cordonnier et se mit à caresser des projets d'avenir. Pourtant, il se rendit vite compte que le métier le fatiguait, que cette vie sédentaire lui ruinait la santé et il se vit forcé d'abandonner l'entreprise. Apprenant sa piètre condition, son père vint le chercher. De retour à Rivière-du-Loup-en-haut [Louiseville], il fit de l'exercice et le grand air lui redonna de la vigueur. Cependant, sa conversion au protestantisme semblait avoir causé tout un émoi chez ses parents et dans sa famille, même si ces réactions n'ébranlèrent pas ses convictions profondes. Un peu plus tard, il se remit à la cordonnerie pour retomber aussitôt plus malade que la première fois, souffrant de dyspepsie. Ce malaise est assez courant dans ce métier car le siège bas du cordonnier pour bien faire son ouvrage l'oblige à relever les jambes et à contracter le ventre amenant des malaises de ce genre. En 1854, il décida d'abandonner définitivement ce métier qui ne lui convenait pas.

À quoi allait-il maintenant s'employer? Ce n'étaient pas les pistes qui manquaient. À l'été, le pasteur anglican de Louiseville, A. A. Allen, l'invitait à fréquenter la nouvelle école française de Sabrevois, le beau-frère du pasteur lui proposait plutôt d'ouvrir un magasin à New London en Ontario et

d'y être gérant. Pour sa part, le pasteur congrégationaliste Henri Wilkes de Montréal lui conseillait plutôt d'aller voir le directeur de l'Institut évangélique de Pointe-aux-Trembles, Jean-Emmanuel Tanner. Il pourrait faire d'une pierre deux coups, car ce pasteur s'y connaissait en médecine et pourrait peut-être trouver un remède à sa dispepsie. Il ne savait trop quoi faire. Il trouva sa voie en lisant un ouvrage que lui avait prêté une dame anglaise. Ce livre racontait l'histoire de deux pasteurs qui, au temps du « désert » sous Louis XV en France, avaient travaillé à faire connaître l'Évangile à leurs com-



École des garçons à Pointe-aux-Trembles ouverte en 1846.

patriotes malgré la persécution dont ils étaient victimes. Cette lecture fut décisive : il choisit alors de travailler à l'évangélisation des Canadiens français et se présenta finalement à Pointe-aux-Trembles en novembre 1854.

Au tout début de l'année suivante, Charles Roux devint directeur du collège pour quatre ans. Il lui enseigna pendant deux hivers des éléments de grammaire et un peu de rhétorique. En même temps, Laurent-Edouard servait d'instituteur pour les plus jeunes et jouait le rôle de préfet de discipline. Au départ de M. Roux en 1859, la direction tenta une formule différente où MM. J.-A. VERNON, Emmanuel RICHARD et L.-E. RIVARD supervisaient à la fois l'école et la ferme. Le

résultat n'ayant pas été probant, on revint à une organisation plus classique. Quand le pasteur Jean-Antoine Vernon prit la tête de l'école des garçons en 1862, il confia à Rivard l'enseignement des classes plus avancées en grammaire anglaise et française, composition, arithmétique, géographie, dessin et chant. Joseph Provost qui avait été alors son élève vantait son approche éducative qui réussissait toujours à l'intéresser. Comme professeur, il procédait avec méthode, énonçait clairement ses idées et favorisait chez ses élèves le recours à leur intuition. « Il avait le don de se faire aimer. »

Chaque année, il était de coutume que la chorale de Pointe-aux-Trembles participe à la semaine « Home and Foreign Mission » de la paroisse méthodiste St. James dont une journée était consacrée à la Mission en français. Le directeur du chœur du collège amenait avec lui 25 élèves pour y chanter des cantiques en français³. Philomène Desjardins étaient de ceux-là et elle s'y distinguait parce qu'elle pouvait chanter en solo de sa jolie voix de soprano. Au cours de la célébration, différents prédicateurs attiraient l'attention sur les mérites des missions et de l'œuvre française. Le tout se terminait par un goûter au sous-sol de l'église, avant qu'on ramène les choristes au collège très tard dans la nuit. Laurent-Edouard prit intérêt à cette chanteuse qu'il avait déjà eu plusieurs fois l'occasion d'entendre sur place ou dans d'autres églises. Il avait toujours une bonne excuse pour lui parler musique, puis de bien d'autres choses encore. C'est finalement le 16 octobre 1857 qu'ils s'épousèrent à la Zion Congregational Church, avec la bénédiction de leur ami le pasteur H. Wilkes. Émilie Desjardins, une des sœurs de la mariée⁴, avait épousé peu auparavant le pasteur baptiste Louis Auger et le couple leur servit de témoins.

Les nouveaux mariés habitaient à Pointe-aux-Trembles la Maison au bord de l'eau construite en 1849 pour servir de pensionnat temporaire en attendant l'érection de l'école des filles en 1853. Il invitait parfois des élèves à passer la soirée chez lui, causant d'astronomie, des sciences naturelles, de littérature canadienne, selon la multitude de sujets qui intéressaient le futur rédacteur de

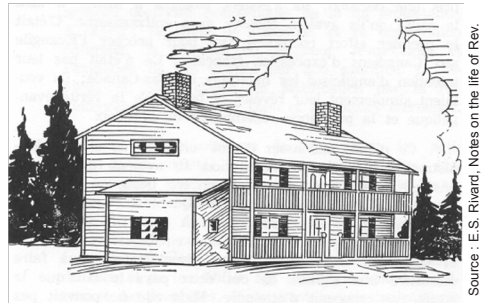
L'Aurore. Ces causeries revêtaient un charme particulier pour ceux qui pouvaient en bénéficier et ils se les rappelaient plus tard avec nostalgie.

Comme dans une ferme de subsistance typique de cette époque, le couple disposait d'un potager, d'un hangar, d'une étable en bois rond qui abritait un vache, un ou deux cochons, quelques moutons, avec tout à côté une basse-cour qui comprenait des poules, des canards et quelques dindons. De



Laurent Rivard et son épouse Philomène Desjardins

quoi pourvoir à la nourriture en cas de besoin. Le salaire de Rivard était passé de 200\$ à son arrivée à 400\$, quatorze ans plus tard, un salaire de misère car si on le transpose en monnaie d'aujourd'hui cela ne donne approximativement que 4 000\$ et 9 500\$. Dans cette situation, il fallait souvent avoir recours à l'ingéniosité. Il n'hésitait pas à mettre la main à la pâte ayant acquis dans son enfance une habileté naturelle pour le travail du bois et du métal. C'est dans cette maison que naîtront six de ses

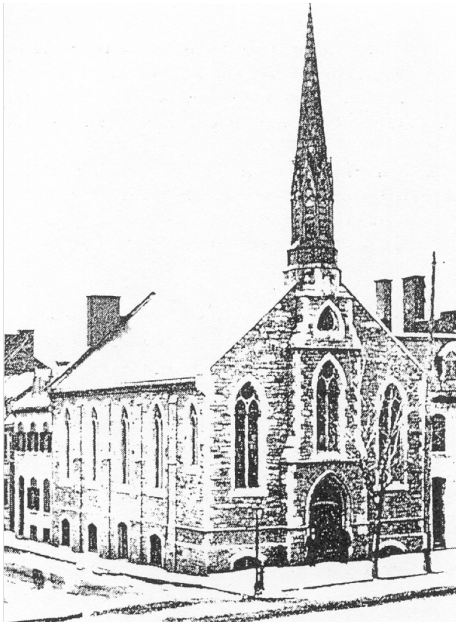


La Maison au bord de l'eau

enfants, Frédéric-Auguste (7.8.1858), Louise-Émilie (10.11.1859), Edmond-Samuel (27.10.1861), Joseph-Ernest (21.11.1863), Henri (31.3.1865), Alfred-Elie (17.10.1866); les deux derniers verront le jour à Montréal, Albert-Laurent (6.10.1873) et Hélène-Célinie (v. 1874).

C'est donc en élevant cette famille nombreuse que Rivard prépara son

recueil de cantiques qui constituera une de ses grandes réalisations. Il constata que ceux de ses prédécesseurs, Émile Lapelletrie (1840), Philippe Wolff (1847), Léon Normandeau (1851) ne donnaient que les paroles des chants même si les fidèles ne connaissaient pas la moitié des mélodies. Les temps



Le complexe de la rue Craig au coin de la rue Sainte-Élisabeth (vis-à-vis le Champ de Mars)

Source : H. Bergevin, *Les églises protestantes...*, p. 84.

étaient lents, mal guidés par l'absence de musique et les habitudes de la masse. Laurent-Edouard Rivard pensa d'abord publier à part des mélodies pour le recueil de Wolff. Pour obtenir des souscripteurs à son entreprise, il fit paraître une annonce dans *Le Semeur canadien* (de Narcisse CYR). Pour faire le point, des délégués des principales dénominations se réunirent à Montréal mais pensèrent qu'il valait mieux créer un nouveau recueil qui répondrait au besoin de toutes les Églises. On en choisit la liste sur le champ et on demanda à Laurent-Edouard Rivard de se charger de trouver les mélodies correspondantes ou d'en créer au besoin. Il devait se fier à sa mémoire car il ne disposait d'aucun des recueils européens à part le recueil de Paris, *Chants chrétiens*, que lui avait fourni le pasteur Vernon.

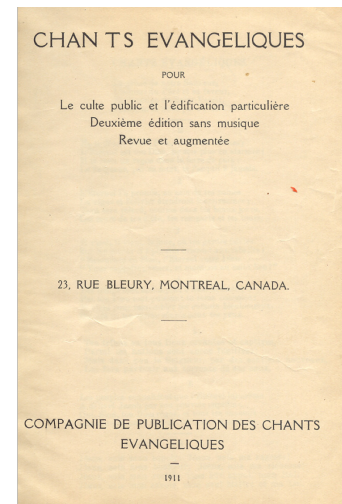
Pendant la préparation de cette première édition, il enseignait six ou sept heures par jour puis il travaillait au recueil jusqu'à bien tard dans la nuit. Son fils Edmond rappelle les nombreux voyages qu'il fit au cours de l'hiver entre Pointe-aux-Trembles et

Montréal, parcourant les quinze kilomètres à pied ou en s'en remettant à la bonne volonté des conducteurs des voitures de passage. En mars 1862, les 150 cantiques retenus, clichés à Boston, étaient prêts pour les presses de John Lovell dans la métropole. On tira cette première édition à 2000 exemplaires. Et pourtant, il resta bien des coquilles et des erreurs que certains ne manqueront pas de signaler. On s'en prit aussi au choix des cantiques retenus, à leur mélodie ou à l'inspiration limitée de leurs auteurs. Rivard n'en tira pas grand-chose puisque que ce premier tirage fut vendu au prix coûtant et qu'on fit cadeau de plusieurs exemplaires à une église américaine. Parurent ensuite plusieurs éditions tirées toujours à 2000 exemplaires, sauf la deuxième. Rivard n'y ajouta que dix-sept mélodies supplémentaires de la deuxième à la cinquième édition. Le recueil s'enrichit considérablement par la suite puisque l'édition de 1911 ne compte pas moins de 458 numéros.

Cette œuvre constituait une nouveauté pour les protestants francophones du Québec. Pour la première fois, toutes les Églises montraient par l'utilisation même de ce recueil ce qu'elles avaient en commun plutôt que ce qui les divisait. Elle reflétait, selon Jeanne E. Ibbotson qui a analysé le choix des cantiques de ce recueil⁵, « une expression authentique de la vie et des aspirations des fidèles qui entonnaient ces chants, rédigés et rassemblés pour articuler leur foi personnelle et collective » (p. 8). Pour le constituer, « Rivard puise dans le répertoire européen de beaux textes qu'il renouvelle par une musique de style *gospel*, avec des rythmes en noire pointée suivie de croches, et un refrain répété après chaque strophe » (p. 29). Il emprunte également aux répertoires américains et se sert de textes traduits au Québec par J. BEAUCHEMIN ou autres. « Il compose des airs joyeux, en ton majeur, avec des rythmes en 6/8. L'usage du refrain a une valeur pédagogique, puisque par la répétition, le texte reste gravé dans la mémoire » (p. 32). Selon Provost, « [sa] composition est simple, animée et pleine de rythme. La fibre religieuse et patriotique [y] vibre un peu partout ».

À peine sorti de cette première

réalisation, Rivard se lança dans une deuxième, de plus longue haleine encore puisqu'il s'agit cette fois de *L'Aurore*⁶. Désolé de la mort du *Semeur canadien* deux ans plus tôt, il fit voir dans un article au *Montreal Witness* en juin 1864 la nécessité d'un journal évangélique destiné à l'ensemble des Canadiens protestants de langue française qui pourrait leur servir de trait d'union malgré leurs divisions et la dis-



Source : Jean-Louis Lalonde

Page titre d'une édition des Chants évangéliques (1911)

persion géographique de leurs églises. John DOUGALL, le propriétaire du *Witness*, le relança à l'automne 1865 et lui fit valoir qu'il avait déjà lui-même tout ce qu'il fallait pour réaliser la publication souhaitée même s'il ne s'en sentait pas la capacité. Il ne faudrait pas penser tout écrire soi-même, ajouta-t-il, mais, comme cela se faisait couramment à l'époque, utiliser les meilleurs articles que l'on pouvait trouver dans les autres journaux canadiens ou européens. Il eut immédiatement l'approbation des missionnaires même si trois d'entre eux doutèrent de sa connaissance suffisante de la langue, de ses capacités de mener à bien l'entreprise et s'offrait même pour le remplacer. Et pourtant, une fois le journal lancé, ils y collaborèrent!

Ce même printemps 1866, le pasteur Macdonald, secrétaire et agent collecteur de la French Canadian Missionary Society (FCMS), avait fait don à l'Institut d'une presse manuelle et d'une gamme de caractères typographiques, le tout acquis en vue d'imprimer des traités religieux. Rivard obtint donc la permission de se servir de cette presse, car confier l'impression

d'un journal à des imprimeurs montréalais était prohibitif, et il la fit transporter à l'étage de la Maison du bord de l'eau. Pour commencer, il obtint la collaboration de trois élèves qui venaient de quitter le collège, Thomas-G.-A. CÔTÉ comme chef d'atelier, Thomas Dorion et Michel FORTIN.

Le journal devait paraître au milieu de mai, mais l'inexpérience du rédacteur et de ses assistants en retarda la réalisation de trois semaines de sorte que ce n'est que le 6 juin que sortit le premier numéro (aujourd'hui perdu comme toute la première année du journal d'ailleurs). *L'Aurore* portait comme sous-titre *écho littéraire, scientifique, politique, agricole, commercial et religieux*. Non seulement touchait-il à ces sujets, mais il abordait aussi des questions de tempérance, signalait des découvertes, ajoutait des morceaux pour les enfants ou des recettes de cuisine. « On doit plaindre ceux qui n'aiment point à s'instruire » proclame le nouveau journal à côté de son titre. Dans cette époque où les bibliothèques publiques sont rarissimes, le journal prétendait un peu les remplacer auprès du grand public en touchant à tout, sans négliger pour autant l'évolution de l'évangélisation au Canada et aux États-Unis. Malgré cette diversité, certains lui reprocheront de ne pas faire de place à la réflexion théologique ou pastorale. Le journal paraissait chaque semaine même si le changement de personnel dans les premiers mois a créé des difficultés pour l'impression et la distribution. Pourtant, les témoignages reçus par Rivard d'un peu partout lui montrèrent l'utilité évangélique de son œuvre et l'ancrèrent dans la conviction qu'il devait persévérer coûte que coûte.

En septembre 1868, Rivard quitta l'Institut pour se consacrer entièrement à son journal qu'il déménagea à Montréal dans les locaux du complexe de la rue Craig construit quelques années plus tôt par le pasteur Rieul-Prisque DUCLOS. À côté de l'église, on trouvait une bibliothèque et un cabinet de lecture pour les journaux, une librairie et même un petit musée de choses exotiques. À sa fondation par Duclos, la Librairie évangélique avait été confiée à la gérance de George Dorion. Le frère de Laurent-Edouard, Augustin-François RIVARD, s'en était occupé



Des caractères et une presse à l'ancienne.

en 1867. Rivard la prit en charge en novembre 1868 en même temps qu'il ajoutait au complexe une imprimerie chargée de faire paraître le journal ou d'autres publications religieuses. La Librairie offrait également des articles de bureau et de la musique religieuse. J.-C. Bracq qui la visita en 1874 trouva qu'elle n'avait qu'un « piètre stock de livres » et les articles offerts indiquaient plutôt « la gêne ». Il y fit connaissance d'un Rivard bien peu souriant et trop réservé à son goût. « Toujours prêt à servir, il faisait un peu l'effet de n'y mettre ni l'enthousiasme missionnaire qui est le bon et ni l'amabilité ordinaire du marchand; j'attendais les deux. » Ce n'est que plus tard qu'il devinera chez l'homme « une belle âme et un grand cœur ». Cet établissement ne passait pourtant pas inaperçu. Il était dénoncé du haut de la chaire, des catholiques zélés y entraient pour inscrire des griboillis dans les livres ou en déchirer les pages; d'autres se contentaient d'orner sa devanture de toutes sortes de détritrus. Ce n'était pourtant pas le cas de tous les catholiques. Certains venaient pour s'y informer. Edmond Rivard rapporte le cas de deux religieuses qui avaient demandé à son père la version française d'un cantique que chantait en anglais une des patientes de l'hôpital. Grâce à complicité de Joseph Beauchemin, il put la fournir en deux ou trois semaines.

Son ambition, selon J. Provost, était de faire de la Librairie de la rue Craig « une maison de commerce se supportant elle-même ». Dans ce but, il publiait chaque semaine une liste des principaux ouvrages parus en Europe:



Source : Internet

livres d'éducation, études bibliques, biographies, histoire, littérature, etc. Pendant deux ans, ce « vaillant petit homme » crut pouvoir mener de front une triple tâche de libraire, de rédacteur du journal et de missionnaire évangélique. La chose le conduisit à l'épuisement et, en 1870, il dut céder sa place à la librairie au colporteur Fred van BUEREN qui s'en servira à sa façon pour continuer l'œuvre d'évangélisation auprès des Canadiens français.

Pour arriver, Rivard devait donner des leçons privées, faire des traductions de l'anglais au français ou l'inverse, bien d'autres choses encore comme d'écrire des articles pour le *Witness*, souvent remarquables. Par ailleurs, il mit à contribution ses aînés: son fils Frédéric-Auguste assemblait les caractères du journal et sa fille Louise-Émilie se



Source : SHPFQ

Détail de l'en-tête de *L'Aurore* en 1867

chargeait de la librairie. Même démuné, il acceptait de consacrer du temps aussi bien à la chorale de l'Institut de Pointe-aux-Trembles qu'à celle de l'Institut de Grande-Ligne afin de tenter de communiquer à ces choristes son amour de la musique.

Venu au protestantisme par les congrégationalistes américains, il se joignit à Montréal à la paroisse anglophone Calvary, alors située rue Guy près de Saint-Antoine dont M. Forster était le pasteur, même s'il habitait tout à côté de

l'église de la rue Craig qui appartenait à l'Union synodale des églises évangéliques canadiennes-françaises proche de la French Canadian Missionary Society. Un tel choix s'explique par ce qui suit. En 1870, pour on ne sait quelle véritable raison, peut-être parce qu'on avait absolument besoin de lui à Pointe-aux-Trembles, le Comité missionnaire de la FCMS le plaça devant un dilemme : ou abandonner la responsabilité de son journal et retourner enseigner ou quitter la Société. Il choisit sans hésitation de se séparer de cette dernière, donnant comme raison « qu'au témoignage des missionnaires, *L'Aurore* fai[sai]t l'œuvre de quatre ou cinq colporteurs bibliques ».

Sans le soutien de cette Société, il dut trouver d'autres moyens de faire vivre son hebdomadaire. Il pensa pouvoir y arriver en imprimant certaines feuilles à contrat. À cause d'ouvriers malhonnêtes, le journal se retrouva avec une dette de 600 \$ (disons 12 000 \$ aujourd'hui). Des amis anglais tentèrent de le sortir de ce mauvais pas en convoquant une douzaine de personnes dont quatre pasteurs francophones. En échange de l'aide promise, ces derniers voulurent aussi s'occuper du journal en 1872-1873. Il s'agissait notamment du professeur Daniel Coussirat (presbytérien) et de Théodore Lafleur (baptiste) qui trouvaient que la publication manquait d'articles substantiels de réflexion pastorale ou théologique.

Rivard était prêt à leur en laisser la responsabilité si on compensait pour son manque à gagner personnel puisqu'il devait assurer le loyer de sa modeste demeure en plus des frais du journal (pour payer le papier, la poste, les taxes, les employés, le loyer de l'atelier, etc.), le tout se montant à quelque 1 800 \$. Pourtant, le résultat fut catastrophique, cette nouvelle approche ayant mécontenté nombre de lecteurs qui ne retrouvaient plus autant de ces articles terre à terre qui les renseignaient chaque semaine; 120 des 1 008 abonnés avaient fait rayer leur nom de la liste. Finalement, il demeura seul maître à bord, mais sans le sou. Il vivait de peine et de misère. Incapable de se payer de l'aide, il pliait lui-même le journal, le mettait sous bande, utilisait une machine à adresser qui lui permettait d'accélérer les choses, ras-



Nouvelle présentation de L'Aurore en 1877 qui varie selon les saisons.

semblait le tout dans un sac qu'il allait porter sur son dos au bureau de poste. Autant de temps soustrait à la rédaction du journal lui-même, déplorait-il. Vers 1875, il rejoignait tout de même plus de 1 300 abonnés, le maximum de ce qu'atteindrait jamais le journal. Pour le pasteur Louis Pasche de l'Institut Feller, il « incarnait le dévouement absolu » à une cause.

Après quatre ans de cette situation intenable « pleine d'angoisse et de fatigue », le 1^{er} janvier 1877, il en vint à céder son journal à Messieurs John DOUGALL et fils, propriétaires du *Witness* qui faisait déjà une large place à l'œuvre protestante, anglaise ou française. Ils réduisirent le prix de l'abonnement de 1,50 à 1\$, modifiant la présentation du journal et rapetissant son format. Ils gardèrent leur confiance à Rivard qui en demeura le rédacteur en chef et poursuivit son travail pendant cinq ans encore, s'épuisant à la tâche, obtenant l'aide de Jean-Robert Lamoureux pour les premières années. Puis, Joseph BEAUCHEMIN, un converti qui suivait la publication depuis douze ans et avait commencé à y collaborer en 1878 devint son bras droit en 1881. Connaissant déjà l'esprit du journal, il s'initia à sa réalisation concrète de sorte que, dès le début de 1882, il en était responsable en pratique. Au début de mai, Rivard abandonna définitivement l'œuvre qu'il avait mise seize ans à construire par un travail acharné⁷. « Soucis matériels, dit Provost, épreuves morales, travail excessif, malveillances, mesquines jalousies, pauvreté et misère, rien n'a manqué pour ruiner l'entreprise et abattre le courage du vaillant éditeur. » De son côté, Rivard rendait hommage à tous ceux qui l'avaient soutenu dans son œuvre, lui trouvant des abon-

nés, payant même leur abonnement à double, écrivant pour le journal ou collaborant de diverses façons avec lui. .

En 1911, Jean-Charlemagne Bracq, professeur de littérature, jugeait ainsi l'ensemble de son apport. « M. Rivard a surtout essayé du journalisme canadien, populaire, adapté au caractère et à la mentalité de ses coreligionnaires. [...] La valeur de son journal fut très inégale, mais somme toute fut œuvre utile. Sa culture peu étendue manquait de rayonnement, mais elle était suffisante. Il fit un admirable emploi de ses dons. Il lutta longtemps, il lutta bravement pour faire vivre, et bien vivre, son *Aurore* qui fut après tout une vivante expression de la vie de nos églises, et un autre lien unissant les réformés français du Canada. »

Rivard quittait donc son journal dans un état d'épuisement professionnel (*burn out*), dirait-on aujourd'hui. Il n'arrivait plus à fixer son attention sur un entrefilet de dix lignes, il passait des heures assis dans un coin de sa librairie ou au bord du Saint-Laurent à regarder charger et décharger les navires; il ne voulait plus rien savoir des journaux ou de la lecture. Il mit plus de deux ans à se rétablir avec un régime approprié et de longues marches quotidiennes.

Malgré cette dépression, Laurent-Edouard Rivard continua son travail de libraire et d'éditeur à Montréal. L'ancienne Librairie évangélique avait dû fermer ses portes en 1878 à cause des difficultés financières de la FCMS. Il avait fondé peu après une librairie protestante qui, pour lui, avait « une importance civilisatrice presque égale à celle de *L'Aurore*. C'est par la librairie [de la rue Saint-Pierre] que je reste en rapport avec un grand nombre de précieux amis tant au Canada qu'aux

États-Unis », disait-il au moment de quitter son journal. Il mettait ainsi à la disposition des pasteurs et des étudiants francophones des ouvrages étrangers dans un temps où l'importation privée de livres était à la fois difficile et onéreuse. Il y vendait aussi des recueils de cantiques et de la musique en feuille, le tout annoncé dans *L'Aurore* de ces années-là.

La librairie voyait aussi à publier ses propres ouvrages. C'est ainsi qu'à titre d'exemple, elle avait édité quelques années plus tôt, en 1877, le livre du «père» CHINIQUY, *Le prêtre, la femme et le confessionnal* et, en 1881, *La maison du coteau* de Joseph PROVOST. Elle faisait paraître en 1882 un livre en anglais de James Roy, *Baptism and Salvation* et le récit de la conversion de Louis N. BEAUDRY, sous le titre *Face à face ou luttes mentales d'un catholique romain*. En 1884, elle publiera les Sermons d'Alfred B. Cruchet qui avait travaillé un moment à *L'Aurore* avec le pasteur Duclos et, en 1885, de Chiniquy encore, *Cinquante ans dans l'Église de Rome*. Rivard éditera aussi *Les Premiers Pas*, une excellente méthode de lecture et de prononciation, disait-on à l'époque, fruit de sa propre expérience d'instituteur à Pointe-aux-Trembles. Ce livre de classe reçut un accueil très favorable.

Depuis 1846, l'Institut évangélique avait formé de très nombreux élèves qui avaient acquis une place intéressante dans la société et aimaient parfois revenir à leur Alma mater. C'est ainsi que Rivard participa en avril 1887 avec les frères Joseph et Moïse Ménard, Jean Sincennes, Joseph-Luther Morin, Alfred Cruchet et Rieul-P. Duclos à la fondation de l'Association des anciens et nouveaux élèves de la Pointe-aux-Trembles. L'œuvre se donnait comme objectif de fortifier les liens religieux et fraternels de ceux qui avaient fréquenté l'institution, de venir en aide aux nouveaux élèves et d'écrire les annales du protestantisme français au Canada, le tout dans une perspective d'évangélisation du milieu. Deux ans plus tard, il en accepta la présidence annuelle se rappelant la quinzaine d'années qu'il avait passées à l'Institut. Il avait alors 57 ans et s'engagera sous peu dans une nouvelle carrière, six de

ses enfants ayant atteint l'âge adulte.

Au début de l'année 1891, Joseph Provost, directeur du Collège français de Springfield au Massachussetts⁸, l'invita à venir enseigner chez lui la grammaire et la musique quitte à liqui-



L'église Saint-Jean, rue Sainte-Catherine à Montréal

der ses affaires à Montréal, même à perte. Il y consentit et partit pour les États-Unis avec son épouse et peut-être deux ou trois de ses enfants. Dès février, il sera à pied d'œuvre en même temps qu'il sera rédacteur en chef du journal fondé par Provost, *Le Citoyen franco-américain* (1887 – 1905). Pourtant, après deux ans, la double tâche lui apparut au-delà de ses forces et il la quitta le 3 juillet 1893.

La même année de sa venue aux États-Unis, il mit la dernière main à la sixième édition de son recueil de cantiques qu'il augmenta considérablement de 102 cantiques supplémentaires, presque tous extraits des plus beaux recueils européens, nous dit-il dans sa note historique datée d'octobre 1891. Les 2 000 exemplaires de la sixième édition furent enlevés en moins de deux ans, c'est dire la popularité et le besoin d'un tel recueil. D'autres éditions suivront, mais elles ne dépendront plus de lui puisqu'il travaillera alors aux États-Unis.

Au mois d'août, il accepta la responsabilité de la paroisse congrégationaliste française de Ware au Massachussetts. Il s'agissait d'une église encore jeune puisqu'on y avait ouvert une mission

en 1886 et organisé l'église et le temple dès le 17 juin 1888. Il réalisait donc ainsi à soixante et un ans le projet de ses vingt ans. Sans exiger qu'il fasse des études supplémentaires vu sa longue expérience, l'Église congrégationaliste le consacra au ministère dans sa paroisse le 19 juin 1894. Il y oeuvra pour les trois prochaines années, peut-être davantage nous n'en avons pas la confirmation. Il passa ensuite au village de Three Rivers, maintenant inclus dans la ville de Palmer (Hampden County) toujours dans le même État, Emily, Albert et Édouard habitant toujours avec lui. En 1903, revenant à ses anciennes amours, il y mit sur pied une librairie. L'année suivante, après une très longue absence, il vint faire un tour au Québec et en profita pour visiter les bureaux de *L'Aurore* à Montréal. Finalement, en 1908, la dernière paroisse dont il s'occupa, anglophone cette fois, fut celle de Haydenville⁹ toujours au Massachussetts. Il y prendra une retraite bien méritée à 78 ans!

En 1917, Provost parla ainsi de sa période américaine qui dura plus de vingt-cinq ans. « Rivard avait reçu au Vermont une trempe toute puritaine. Il possédait le sentiment des responsabilités, une vigueur d'esprit remarquable et une âme bien vivante. Pour lui, le but de l'existence était de suivre le droit sentier, de porter sa part des chagrins et des afflictions de la vie et d'être utile à tous. Il est resté fidèle à ce programme jusqu'à la fin. Affaibli par l'âge, usé par le travail, son cœur est resté jeune et plein de souvenirs d'une lutte de soixante ans. »

Le projet de rendre hommage à l'auteur du recueil de cantiques *Chants évangéliques* et au fondateur de *L'Aurore* était dans l'air depuis 1904 mais ce n'est qu'en 1910 qu'il se concrétisa à l'instigation du professeur Joseph-Luther MORIN sous les auspices de la section française de l'Alliance évangélique de Montréal, présidée par le pasteur Rieul-P. Duclos. Le 5 mai 1910, une lettre fut adressée à toutes les églises françaises du Canada et des États-Unis précisant les objectifs du projet, à la veille d'une nouvelle édition de son recueil considérablement augmenté. On voulait rendre hommage à l'ensemble de son œuvre, aussi bien à ses talents de musicien que

Source : Rivard, op. cit., face à la p. 58.

de rédacteur et d'éditeur. On pensait lui remettre à l'occasion d'une réception dans une église une adresse enluminée sur parchemin et une bourse, célébration où des représentants des diverses communions chrétiennes lui rendraient hommage et où un chœur bien exercé pourrait exécuter les chants qu'il avait lui-même composés. La réponse fut enthousiaste et le financement de la manifestation, assurée.

Le soir du 21 février 1911, le pasteur de l'église Saint-Jean, S.-T. St-Aubin dont il était l'hôte, conduisit Laurent Rivard alors âgé de 79 ans dans un temple rempli à craquer pour cette fête du souvenir et de la reconnaissance. Sur l'estrade, un chœur de cinquante voix que dirigeait le pasteur Paul Villard. Les lectures et les hommages des divers pasteurs présents étaient entrecoupés par l'exécution de ses propres œuvres qui faisaient maintenant partie intégrante de la tradition franco-protestante.

La cérémonie était présidée par le pasteur Alphonse de Liguori THERRIEN en l'absence du pasteur Duclos retenu par la maladie. Le frère du pasteur, A.-F. RIVARD fit la lecture du psaume 133 suivie d'une prière par le pasteur J.-S. Rey. Son neveu, Émile Rivard, chanta en solo le cantique 192 puis l'orchestre composé des membres de la famille de Frédéric Lapointe joua de nombreux airs du compositeur montrant à l'évidence qu'il ne s'était pas cantonné dans les chants d'église. Deux de ses fils, directeurs d'école, étaient aussi présents, Edmond-Samuel de l'Académie Strathcona (Outremont) et Alfred-Élie de l'Académie Saint-Lambert. Le pasteur Provost mit en évidence la vitalité du jubilaire qui avait consacré toute son existence à instruire la communauté protestante et à lui porter de bonnes nouvelles.

Puis les représentants des différentes dénominations apportèrent leurs

hommages au héros du jour. Le pasteur Henri BENOIT, parla au nom des anglicans et du collègue Sabrevois rappelant des souvenirs musicaux, le pasteur THERRIEN au nom de la Mission de Grande-Ligne fit voir son existence comme sept rayons d'un arc-en-ciel fait de musique à la gloire de Dieu, de fraternité chrétienne, de générosité, de convictions réformées, de fidélité, de spiritualité et de reconnaissance. Le pasteur presbytérien C.-E. AMARON rappela ce qu'il avait été comme professeur et le pasteur méthodiste P. VILLARD souligna que son œuvre avait rapproché les dénominations, porté le flambeau de la vérité et de la liberté de conscience. Le professeur MORIN lui présenta une adresse enjolivée et la bourse qui l'accompagnait. Le jubilaire, fort ému, remercia tout le monde pour ces témoignages d'amitié et de reconnaissance. Il retraça les principales circonstances parfois dif-

ficiles qui avaient mené à la création de son recueil de chants et à celle de son journal. Il termina par un long plaidoyer en faveur de *L'Aurore* auquel on se devait de s'abonner par devoir, par patriotisme, et qu'on l'aime ou non, il fallait lui trouver le maximum de souscripteurs. « Le fait [est] que des personnes une à une, des familles entières ont été amenés à l'Évangile par la lecture de ce journal », rappelait-il pour justifier cet appel.

Cet hebdomadaire avait été aussi le reflet de la diversité de ses intérêts. Il avait toujours dévoré livres, magazines et journaux, en français comme en anglais, et s'était constitué au fil des ans une bonne bibliothèque. Il possédait des livres sur les sujets les plus divers allant de la médecine aux sciences et à l'astronomie en passant par les mathématiques, la littérature, les contes et la théologie; il puisait aussi son information dans une encyclopédie de premier ordre dont il pouvait encore tirer parti dans sa vieillesse.

Le vendredi 24 février, il assista à l'assemblée annuelle des anciens et nouveaux élèves des Instituts de la Pointe-aux-Trembles dont il avait été aussi le premier président honoraire. On lui rendit de nouveau hommage à cette occasion qui réunissait quelque 500 personnes pour la rencontre de l'après-midi, le souper ou le concert de la soirée.

Il retourna à Haydenville où il demeurait avec sa femme, son plus jeune fils Albert et sa fille aînée Louise-Émilie, pas très loin d'où habitaient deux autres de ses enfants, Frédéric-Auguste à Springfield (Hampden, MA) et Henri à Needham (Norfolk, MA)¹⁰. Il y cultivait son jardin et son cheval lui permettait de se déplacer librement. Il entretenait une correspondance importante avec ses amis et connaissances au Canada et aux États-Unis, très honoré par ailleurs qu'on vienne



La plaque commémorative offerte à Laurent-E. Rivard

Source : SHIPCO

lui rendre visite. En 1911, il avait présidé la conférence missionnaire des Églises congrégationalistes françaises de la Nouvelle-Angleterre. Il coulait donc tranquillement ses vieux jours et il avait déménagé dans une nouvelle demeure le 1^{er} novembre 1915. Pourtant, à la fin de janvier 1916, le feu la détruisit complètement. Il perdait ainsi ses vêtements, ses meubles ainsi que son piano, des tableaux, de l'argenterie et des objets de valeur. Ce fut une catastrophe, même pour notre histoire, car les exemplaires des quinze premières années de *L'Aurore* s'envolèrent en fumée sans compter les livres de sa vaste bibliothèque.

Divers amis de l'église et de la ville étaient prêts à lui trouver une nouvelle résidence, mais comme Albert souhaitait l'avoir près de lui au Québec où il venait d'emménager, Rivard décida de retourner dans sa patrie. Le 9 février, il se rendit chez son fils à Buckingham dans l'Outaouais puis déménagea toujours avec lui à Waterloo dans les Cantons-de-l'Est au mois de juillet. Finalement, Albert lui acheta une coquette maison à Pointe-aux-Trembles à moins d'un kilomètre de l'Institut et Laurent-Edouard Rivard, son épouse et sa fille Louise-Émilie s'y installèrent le 5 octobre 1916. Il ne devait pas y rester longtemps puisqu'il y est décédé le 30 mai 1917, âgé de près de 85 ans.

Le lendemain, les élèves et les professeurs célébrèrent un service funèbre dans sa maison. Ses funérailles eurent lieu quelques jours plus tard à l'église Saint-Jean sous la présidence du directeur de l'Institut, le pasteur Edmond-Hermann Brandt, assisté du pasteur Samuel Rondeau, directeur de *L'Aurore*. On rappela l'homme intègre que fut le défunt se nourrissant du pain de l'Évangile. « Il avait puisé dans sa foi la force et le courage qui l'avaient maintenu sur la brèche, faisant noblement son devoir jusqu'au bout. » On l'a conduit ensuite à sa dernière demeure au cimetière Mont-Royal où il repose à deux pas de la tombe de Charles Chiniquy qui avait marqué d'une autre façon le franco-protestantisme. La conférence des Églises baptistes françaises du Canada à Ottawa les 27 et 28 juin 1917 lui rendit également hommage en soulignant les cinquante ans de



Source : Rivard, op. cit., face à la p. 77.

La maison des Rivard à Pointe-aux-Trembles à un kilomètre de l'Institut.

L'Aurore et ses diverses autres contributions à la vie protestante des francophones aussi bien au Canada qu'aux États-Unis.

Selon Edmond Rivard, toute sa vie, beau temps mauvais temps, il a tenu à célébrer quotidiennement le culte de famille et lire ainsi la Bible. Son objectif premier dans l'existence était d'aider les autres. Il jugeait qu'une personne était bonne si elle parvenait à faire du bien autour d'elle. Il valorisait l'amitié, les échanges sociaux, les rencontres chez soi ou à l'église où toutes les classes sociales fraternisaient, ces occasions de chanter, de jouer, de se réjouir, rire et prendre du bon temps. Sa foi était à toute épreuve et il faisait confiance à l'Esprit saint. Ajoutons que si les congrégationalistes n'ont pas créé d'églises francophones au Québec, par l'action de son serviteur, elle a quand même occupé une place de choix dans l'évangélisation de la Province. Pour nous, ce qui en fait un précurseur de l'époque actuelle c'est qu'il a su dans ses œuvres être au service de l'ensemble des communautés franco-protestantes et, par le fait même, de leur offrir des occasions de rapprochement.

Son épouse est décédée à peine un an après lui le 21 avril 1918. Voici le dernier hommage que Joseph Provost rendit à cette femme de pasteur qui avait si vaillamment traversé les épreuves avec son mari et l'avait soutenu tout au long de sa vie. « Madame Rivard avait hérité de ses parents une énergie peu commune, un cœur bien vivant et une trempe de caractère qu'elle a gardée jusqu'à la fin. Avec cela, elle

était modeste, heureuse d'accomplir sa tâche sous le regard de Dieu qu'elle aimait. Voir ses enfants grandir dans une atmosphère tout imprégnée du parfum de l'évangile était son bonheur et sa joie : bonheur des âmes croyantes, joie des cœurs qui espèrent toujours. »

Jean-Louis Lalonde

1. Dans la première partie, nous suivons d'assez près les éléments biographiques qu'il a lui-même fournis lors de sa réponse à l'hommage qu'on lui a rendu à l'église Saint-Jean en 1911, *L'Aurore*, « L'adresse », 10 mars 1910, p. 8-12. Le récit de son fils Edmond -S. Rivard en 1944, *Notes on the Life of Rev. Laurent E. Rivard*, nous sert de complément, mais il est parfois flou et quelques dates ne sont pas fiables. Finalement, nous avons emprunté quelques éléments de l'étude de Madame Ibbotson sur les *Chants évangéliques* (voir la bibliographie).
2. Capitale du Vermont jusqu'en 1805 (Montpelier lui succédera), Rutland est alors la plus grande ville de l'État. Elle prospérera plus tard grâce au chemin de fer et à sa marbrerie qui lui attira des ouvriers, dont bon nombre de Canadiens français.
3. Le pasteur Léopold Massicotte évoque ses souvenirs pour 1879 : « Durant l'hiver, M. L.E. Rivard, de Montréal, vint plusieurs fois nous faire apprendre deux ou trois cantiques, en vue de la grande réunion annuelle à l'église St-James, en ville. Or M. Rivard éliminait les élèves qui n'avaient pas de voix ou qui avaient une voix fautive. Aussi, je n'osais chanter trop fort de crainte d'attirer son attention et de manquer le voyage tant désiré par tous. Or, ce fut pour tous les élèves un événement inoubliable que de faire face à une foule énorme dans la grande église anglaise et de chanter en français, provoquant des tonnerres d'applaudissements. » (*L'Aurore*, 15 juillet 1944, p. 5).
4. Elles appartenaient à la famille de Grégoire Desjardins de Sainte-Thérèse-de-Blainville, une des premières avec les Filiatrault à se convertir à l'Évangile au tout début des années 1840. Sujets à la persécution, les Desjardins avaient quitté pour Roxton Pond en Montérégie. Pourtant, Grégoire avait eu de nouveau maille à partir avec des fanatiques catholiques qui avaient mis le feu à sa grange et lui avait crevé l'œil gauche. Il préféra finir ses jours au Michigan où il put élever plus tranquillement sa famille.
5. Jeanne Elizabeth Ibbotson, *La spiritualité de l'Église évangélique franco-québécoise au XIX^e siècle d'après le recueil Chants évangéliques*. Mémoire MA théologie, Montréal, Faculté de théologie évangélique, Université Acadia, avril 2003 (manuscrit en instance d'approbation finale), 136 p et xxx (annexes).
6. Laurent-E. Rivard a raconté par le détail ses déboires dans un article de *L'Aurore* intitulé « *Jubilé de L'Aurore, 1866-1916* », 2 juin 1916, p. 3-5, dont nous tirons ici profit. Un historique du journal sera très bientôt en ligne dans notre site Web.
7. Il s'est expliqué sur les raisons de sa démission dans *L'Aurore*, 27 avril 1882, p. 1.
8. Fondé par Calvin-E. Amaron en 1885. Voir sa biographie et l'historique de *L'Aurore*. Le collège devient mixte en 1892 peu après l'arrivée de Rivard. Il porte aujourd'hui le nom d'American International College et accueille annuellement quelque trois mille étudiants universitaires.
9. Le village fait aujourd'hui partie de l'agglomération de Williamsburg et est situé à six kilomètres au nord-est de Northampton.
10. En 1911, Joseph-Ernest est patient de l'hôpital psychiatrique de Verdun, sans que nous sachions la durée de son internement. Par ailleurs, Hélène Rivard avait épousé George Loomis en 1893 et avait habité un temps à Springfield.

Sources

Ses œuvres, ses articles

Chants évangéliques, recueil de cantiques, 1862, Montréal, John Lovell, première édition.

Le recueil a été enrichi au fil des années et a connu 13 éditions avec musique dont la dernière remonte à 1961 reprenant celle de 1929. Elle reproduit également la préface de la 7^e édition qui est de Joseph Provost complétée par Laurent-Edouard Rivard en octobre 1891, p. I-III.

Quelques centaines d'articles dans *L'Aurore* particulièrement entre 1866 et 1882, d'autres dans le *Montreal Witness*.

« Jubilé de *L'Aurore*, 1866-1916 », *L'Aurore*, 2 juin 1916, p. 3-5 (surtout sur la période 1866-1882 où il en est responsable).

(Sans titre - Sur sa démission de *L'Aurore*), *L'Aurore*, 27 avril 1882, p. 1.

« Prospectus de *L'Aurore* pour 1868 – Appel aux amis de l'éducation et du progrès », repris à l'occasion du « Cinquantenaire de *L'Aurore* » dans *L'Aurore*, 9 juin 1916, p. 4.

Les premiers pas, méthode de lecture et de prononciation, édition L.E. Rivard (les deux premières) et la troisième, Editions de *L'Aurore*, 1910.

Méthode de chant, qui était épuisée en 1910 mais sur laquelle nous n'avons trouvé aucune autre information.

Biographies et études de son oeuvre

Rivard, Edmond S., *Notes on the life of Rev. Laurent E. Rivard*, Montréal, Janes-Rondeau Printing Service, 1944, 81 p., illustré, (écrites par son fils).

Ibbotson, Jeanne Elizabeth, *La spiritualité de l'Église évangélique franco-québécoise au XIX^e siècle d'après le recueil Chants évangéliques*, Mémoire MA théologie, Montréal, Faculté de théologie évangélique, Université Acadia, avril 2003 (manuscrit en instance d'approbation finale), 136 p et xxx (annexes).

Informations diverses

***, « Assemblée annuelle », (Compagnie de publication de *L'Aurore*), *L'Aurore*, 21 décembre 1917, p. 3-4.

***, « Conférence des Églises baptistes françaises du Canada à Ottawa, Ont., les 27 et 28 juin, 1917 », *L'Aurore*, 13 juillet 1917, p. 3-4.

***, « Décès de M. Laurent E. Rivard », *L'Aurore*, 8 juin 1917, p. 3.

***, « Démonstration Rivard », *L'Aurore*, 10 mars 1911, p. 3-13 (avec divers discours, adresses, correspondance, y compris la réponse autobiographique de Rivard, p. 9-12).

***, « Départ de quelques vieillards » (M. L.E. Rivard, M. Michel Favier, Le sénateur Owens, ...), *L'Aurore*, 15 juin 1917, p. 3-4.

***, (Sur l'incendie de sa maison à Haydenville), *L'Aurore*, 4 février 1916, p. 10.

***, « Un témoignage de reconnaissance », *L'Aurore*, 17 février 1911, p. 8

Boucher, Joseph-Elzéar, « Laurent Edouard Rivard, Instituteur, Journaliste, Editeur et Ministre du Saint Évangile », *L'Aurore*, 15 juillet 1944, p. 3.

Boucher, Joseph-Elzéar, *Esquisse historique de l'Institut français évangélique de la Pointe-aux-Trembles*, Pointe-aux-Trembles, R.A. Regnault, 1948, 44 p., p. 9, 15, 21, 43, 44.

Bracq, J.-Charlemagne, « Souvenirs de M. L. E. Rivard », *L'Aurore*, 6 juillet 1917, p. 3-4.

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, McDonald (PA), M. le pasteur Alexandre Mage, 1913, tome II, p. 193-197 (historique de *L'Aurore*) et 201-205 (sur les *Chants évangéliques*).

Finès, Hervé (dir.), « *L'Aurore* », (historique), p. 113-116, dans *Album du protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, *L'Aurore*, 1972.

French Canadian Missionary Society, *Rapport annuel 1881* (Historique), p. 33-35 et 51.

Lalonde, Jean-Louis, « Rivard, Augustin-François », biographie de son frère, p. 582-587, dans *Belle-Rivière, 1840-2006*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-québécois, 2007, 703 p. (voir aussi en ligne).

Massicotte, Léopold, « Quelques souvenirs », *L'Aurore*, 15 juillet 1944, p. 4-5 (porte sur 1879).

Provost, Joseph, « Préface », (historique), p. III-VII, dans *Confession de foi et liturgie des Églises évangéliques françaises des États-Unis, s.e.*, 1897, 72 p.

« Histoire de la Librairie évangélique de Montréal, 1864-1878 », I, *L'Aurore*, 28 février 1908, p. 8-9; II, 6 mars 1908, p. 7-8.

« Laurent-Edouard Rivard, 1832-1917 », *L'Aurore*, 22 juin 1917, p. 3, 5-6.

« Le journalisme de langue française », *L'Aurore*, série en mai-juin 1911.

« Madame L.E. Rivard (née Philomène Desjardins), 1838-1918 », *L'Aurore*, 31 mai 1918, p. 7-8.

La maison du coteau, roman. Édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur, Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 2000, LXXX - 235 p., p. xxx-xxxi, xxxv, xlv, 151-152 (notice biographique et présentation de la préface de la 7^e édition des *Chants évangéliques*). .

Rondeau, S.P., « Conférence missionnaire des Églises congrégationalistes françaises de la Nouvelle-Angleterre », *L'Aurore*, octobre 1911, p. 7-8.

Témoin, « Assemblée annuelle » (Association des anciens... Instituts... de Pointe-aux-Trembles), *L'Aurore*, 3 mars 1911, 3-5.

Villard, Paul, *Up to the light, The story of french protestantism in Canada*, Toronto, Board of Home Missions of the United Church of Canada, 1928, 237 p., p. 152-155 (sur *L'Aurore*)

Les livres qu'il a édités (liste partielle)

Beaudry, Louis-N., *Face à face ou luttes mentales d'un catholique romain*, Montréal, L. E. Rivard, éditeur, 1882, 239 p. (récit de sa conversion).

Chiniquy, le Père, *Cinquante ans dans l'Église de Rome*, Montréal, Librairie de Wm. Drysdale & Cie, L.E. Rivard, 133, rue Saint-Pierre, 1885, t. I, 540 p.

Chiniquy, le Père, *Le prêtre, la femme et le confessionnal*, Montréal, Librairie évangélique, 413, rue Craig, W. Drysdale & Cie, 232, rue Saint-Jacques, Bureau de *L'Aurore*, 625, rue Craig, 1877, 337 p.

Cruchet, Alfred B., *Sermons*, Montréal, Librairie L.E. Rivard, 564 ½ rue Craig, Duclos et Cruchet, éditeurs, rédacteurs à *L'Aurore*, 1884, 269 p.

Provost, Joseph, *La maison du Coteau*, nouvelle canadienne, Montréal, L. E. Rivard, éditeur, 5641, rue Craig, 1881, 96 p.

Roy, James, *Baptism and Salvation*, Montréal, L.E. Rivard, éditeur, 1882

Un mémoire de maîtrise

Amanda Dreyer,
« L'implantation et le développement de l'Église baptiste évangélique de Trois-Rivières : 1966-2006 », mémoire MA, Université du Québec à Trois-Rivières, décembre 2008, 121 p.

Nous avons pris connaissance de ce mémoire produit à l'UQTR sous la direction de Lucia Ferreti à la fin de l'année dernière, mais nous n'avons pu en rendre compte dans notre numéro précédent pour des raisons techniques. La SHPFQ se réjouit d'une telle étude car elle souhaite depuis ses débuts que les Églises et communautés racontent leur histoire et en dégagent la signification. Disons d'emblée que ce travail de recherche mérite le détour malgré les réserves que nous formulons plus loin. Il est le premier à s'intéresser de près à une Église de Trois-Rivières. (Disponible à la bibliothèque de Farel, par exemple.)

Amanda Dreyer présente l'évolution de la communauté baptiste évangélique de Trois-Rivières rattachée à l'Association des Églises baptistes canadiennes. Son travail est très soigné et s'intéresse aussi bien à l'organisation de la communauté, qu'à l'origine anglophone de sa création, à son engagement québécois et aux membres qui la constituent. Des tableaux statistiques permettent d'obtenir l'évolution du nombre de membres ainsi que leur appartenance socio-économique. Un des intérêts de ce mémoire est d'utiliser le témoignage de nombreux convertis en mettant en évidence la raison de leur changement d'appartenance et leurs nouvelles attentes. De l'extérieur, nous sommes frappé par le besoin d'encadrement et de sécurité de ces personnes.

L'auteure se réfère souvent à l'analyse de Richard Loughheed sur l'évolution du protestantisme récent, ce qui ne fait que confirmer la justesse de l'analyse de notre collègue. L'étudiante divise les quarante ans de la communauté en trois périodes : 1966-1977, progression lente, 1978-1986, progression rapide, 1987-2006,



Bâtiments actuels de l'Église baptiste évangélique de Trois-Rivières

réajustement, constructions et progression nouvelle depuis 2000. L'Église a décuplé son nombre de membres passant de 22 à 229 au cours des quarante ans à l'étude. Selon l'évolution que l'auteure nous propose, tout semble aller pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Justement, c'est là que le bât blesse. En attribuant cette progression de la communauté la poursuite constante d'objectifs fixes soit l'édification des fidèles et l'évangélisation des non convertis, tout en renouvelant ou en ajustant ses méthodes, l'étudiante place son lecteur devant une énigme. Comment expliquer que cette communauté baptiste ait évolué différemment des autres, que divers changements s'y soient produits alors qu'à peu près toutes les Églises évangéliques à notre connaissance poursuivent ces mêmes objectifs? Le mémoire signale qu'il y a eu adaptation des méthodes, mais il n'explique pas ni le pourquoi ni le comment, rendant difficile de caractériser ce qui distingue celles de la communauté de celles des autres. En éliminant l'apport extérieur dans son explication, l'auteur ne fait aucun lien entre la plus grande progression de la communauté qui se produit de 1978 à 1986 et le Réveil lui-même qui se produit essentiellement des années 1976 à 1982 ou peu après; il aurait été intéressant d'étudier davantage ce rapport à la réalité québécoise au fil du temps. Cela aurait sans doute conduit l'auteure à sortir de sa seule vision communautaire et à en montrer les limites. Par ailleurs, elle montre bien dans sa dernière partie que la croissance de la communauté vient davantage de l'apport

d'évangéliques venus d'ailleurs que de nouvelles conversions dues à l'activité évangélisation de sa propre communauté dans le milieu. Ici encore, ce genre de mobilité est typique de l'évolution des églises ces dernières années et il aurait été intéressant d'en tirer les conséquences. Trop préoccupée de bien caractériser son Église et la conversion de ses nouveaux membres, elle n'a pas examiné l'autre facette et tenter d'évaluer combien d'adhérents l'avaient quittée et pourquoi. Elle appelle de ses vœux « une transformation des mentalités au sein de la société québécoise » nécessaire « pour déclencher une autre période de forte croissance ». Mais nulle part dans le mémoire, il n'y a une quelconque remise en question de sa propre vision des choses.

Nous répétons cependant que, malgré ces limites, ce mémoire soigné mérite qu'on en prenne connaissance. Souhaitons d'ailleurs que d'autres étudiants se lancent à leur tour dans de telles études. Ce serait toute la communauté franco-protestante qui en bénéficierait. Cependant, faire l'histoire de sa propre Église comporte un risque certain de manquer de recul par rapport à sa propre adhésion. Il serait sans doute plus sage et plus critique de choisir de travailler sur une autre communauté ou sur une communauté d'une autre dénomination que la sienne.

Jean-Louis Lalonde

1. R. Loughheed, W. Peach et G. Smith, *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960*, La Clairière, 1999, notamment l'analyse de R. Loughheed sur le Réveil, p. 53-124.

Un don d'Hervé Finès

La Société est vraiment reconnaissante de l'enrichissement de sa collection de livres anciens. En effet, nous avons reçu de la part de la famille de feu le pasteur Hervé Finès, un lot de livres d'une valeur inestimable. Des volumes, que l'on retrouve très difficilement aujourd'hui, seront désormais plus facilement accessibles grâce à la générosité de la famille, et nous nous en réjouissons.

Le pasteur Hervé Finès avait vraiment à cœur la poursuite de notre mission. Il a été un conférencier fort apprécié lors du lancement des activités de la SHPFQ en juin 2003. Il nous avait entretenu des circonstances ayant mené à la création des deux *Album du Protestantisme Français en Amérique du Nord*. Le premier étant paru en 1972 et le second, une refonte, en 1988.

Originaire de Haute-Garonne en France, il était venu au Québec en répondant à l'appel du Seigneur pour l'Église Unie du Canada. Il a œuvré principalement à Namur dans les Laurentides, puis à Verdun à la paroisse



Le pasteur Hervé Finès à la fin de sa vie

Béthanie. De plus, il s'est occupé du journal *L'Aurore* jusqu'à sa disparition en 1988.

Ayant reçu une partie de sa formation à l'Institut de Glay, comme bon nombre de pasteurs venus œuvrer au Québec au 19^e siècle, on peut affirmer que le pasteur Finès s'inscrit directement dans la lignée des missionnaires européens venus contribuer à l'évangélisation du Québec. Il en est fort probablement le dernier.

Il était pour un protestantisme d'ouverture et ressentait une certaine nostalgie devant le manque de collaboration des églises d'après la Révolution tranquille. Par ses diverses contributions particulièrement dans *L'Aurore* ou les *Albums*, il a travaillé au rapprochement des diverses Églises et tend le relais à toutes les nouvelles dénominations et Églises du Québec. Un grand merci donc à la famille.

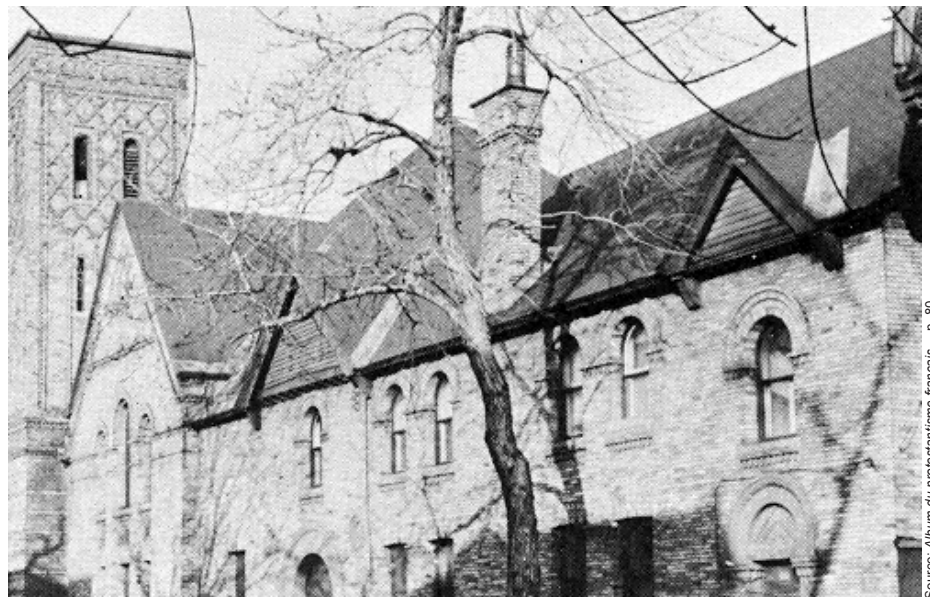
On peut trouver sur notre site une biographie détaillée du pasteur Hervé Finès. S'y reporter.

Jocelyn Archambault

Les 75 ans de l'Église presbytérienne Saint-Luc

L'Église presbytérienne Saint-Luc, fondée en 1935 par Jacques Smith, étudiant anglican prêté alors aux presbytériens pour relancer l'évangélisation en français, a inauguré le 7 février dernier les célébrations de son 75^e anniversaire par un culte spécial. Ce culte utilisait des chants d'un psautier suisse datant de 1930 afin de refléter une certaine couleur d'époque. Richard Bonetto, étudiant presbytérien cette fois, actuel responsable de la communauté, a fait un rappel historique des grandes lignes de l'évolution de la paroisse Saint-Luc au fil du temps. Divers autres événements sont prévus en cours d'année.

JLL



En 1940, la communauté de Saint-Luc a racheté et complètement rénové l'ancienne église presbytérienne Taylor (inoccupée, coin des rues Papineau et Logan, sortie du pont Jacques-Cartier) où elle a célébré ses cultes jusqu'en 1979.

Source: Album du protestantisme français... p. 80.

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Lougheed : (514) 482-0086

Responsables du Bulletin

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608